

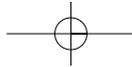
De l'Unité en Dieu Une réponse à la Dominus Jesus et aux déclarations récentes du Cardinal Biffi

Centre d'Etudes Métaphysiques de Milan

Les préposés aux hiérarchies de l'institution ecclésiastique, avec lesquels nous avons tenté plusieurs fois, au cours de ces douze dernières années, d'instaurer un vrai dialogue « au sommet » pour la reconnaissance réciproque de la validité salvatrice, au moins, des trois Révélation du monothéisme abrahamique afin que ces institutions religieuses ne deviennent pas un champ d'action pour l'Adversaire, ont récemment fait des déclarations qui semblent se contredire et donc s'annuler réciproquement.

En effet, si, à Rome, on revendique l'exclusivisme confessionnel au point de refuser le salut, non seulement à toutes les autres Révélation, mais aussi à toutes les Eglises différentes du catholicisme — y compris l'Eglise orthodoxe —, à Milan, on offre le salut à quiconque fait preuve d'« amour pour son prochain », indépendamment de son appartenance à une forme quelconque de religion, qu'elle soit orthodoxe, au sens étymologique du terme, ou qu'elle ne le soit pas.

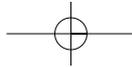
On en est ainsi arrivé dernièrement à souhaiter que les fidèles de confession islamique soient exclus du processus d'immigration en Italie, sous prétexte que ces derniers pourraient nuire à « l'identité culturelle italienne », comme si l'on pouvait identifier une nationalité avec l'appartenance à une confession religieuse, en



déniant ainsi au christianisme lui-même sa propre catholicité qui lui permet d'étendre universellement le message du Christ, également présent, bien que sous une forme différente, dans l'islam, unique autre religion véritablement universelle. Le même jour, le Pape a affirmé, en revanche, que le salut pouvait même être obtenu dans les autres religions, en rectifiant partiellement l'interprétation de la déclaration « Dominus Jesus » du cardinal Ratzinger, qui avait fourni le fondement théologique aux polémiques du cardinal Biffi.

Il semble que l'on en soit arrivé au stade où l'on identifie les religions avec les ethnies, ce qui fait craindre que ce qui s'est déjà produit à l'égard des fidèles de confession juive puisse se renouveler envers ceux d'autres confessions, nous renvoyant, par ce fait, non seulement aux fantômes de l'époque de l'Inquisition, mais aussi à ceux, bien plus récents, de la répression fasciste qui a eu lieu en Italie. Toutefois, si cette initiative avait été prise, à l'époque, par l'Etat, elle est portée aujourd'hui, par la voix d'une Eglise qui veut de nouveau s'approprier le pouvoir temporel, en interférant avec un gouvernement qui, de manière beaucoup plus réaliste, reconnaît le pluralisme religieux comme une donnée solide et irréversible, en prenant également acte de la présence d'un nombre de plus en plus grand de citoyens italiens appartenant à des confessions religieuses non chrétiennes.

En outre, cette réglementation permettrait au gouvernement italien de se soustraire aux dangers d'une certaine anarchie, de faire la discrimination entre ceux qui sont vraiment religieux et ceux qui, au contraire, instrumentalisent la religion aux fins du pouvoir politique, qu'il soit « intérieur » ou même « étranger », et permettrait à l'opinion publique de faire la distinction entre les religions et les fidèles, dont le comportement continue souvent à alimenter tous les préjugés chers à l'Occident, et qui veulent maintenir ce comportement en prétextant la préservation de leur identité propre.



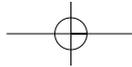
CENTRE D'ETUDES METAPHYSIQUES DE MILAN 95

C'est aussi son identité que l'Occident a essayée de défendre il y a deux mille ans, face à l'expansion du christianisme, qui transmettait les valeurs traditionnelles et spirituelles, oubliées au cours de la déchéance progressive inhérente à toute civilisation ; ces mêmes valeurs que la tradition islamique — unique Révélation postérieure au christianisme — peut transmettre, à nouveau, aux Occidentaux capables d'aller au-delà de leurs limitations ethnique, historique, géographique, nationale et dévotionnelle, pour retrouver l'essence de la spiritualité éternelle et universelle qui imprègne toutes les religions du Dieu unique dit « d'Abraham ». Bien entendu, cette transmission renouvelée des valeurs spirituelles n'implique pas nécessairement l'adhésion à la Révélation suivante.

A l'instar de ce qui est advenu dans le passé, les échanges sapientiels entre les fidèles des différentes communautés du monothéisme abrahamique sont d'une importance toute particulière, car ils réactualisent la tension métaphysique qui seule peut garantir l'orientation constante des communautés religieuses vers ce qui transcende les formes, c'est-à-dire Dieu Lui-même. Il n'y aura pas de nouvelle Révélation, et le Christ de la seconde venue viendra pour choisir, dans le cadre de toutes les religions orthodoxes, entre ceux qui auront su réellement rester fidèles à l'Esprit qui vivifie, et ceux qui, au contraire, auront voulu justifier leurs actions en se cachant derrière la « lettre qui tue ».

La condamnation à l'égard de tout œcuménisme, sans distinction, et l'idée selon laquelle les autres religions ne seraient que des créations de l'homme, formulées toutes deux dans la dernière déclaration de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, a donc poussé les membres du Centre d'Etudes Métaphysiques de Milan à répliquer clairement, pour contrer certaines tendances qui prétendent indûment représenter la totalité de l'héritage chrétien, et qui jettent par là le discrédit sur l'orthodoxie de l'aile chrétienne de ce même Centre. L'un des fondements, si ce n'est le principal, sur lequel repose la déclaration « Dominus Jesus », est

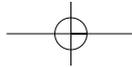




l'affirmation que la « Révélation totale et complète du mystère salvateur de Dieu » (p. 3) ne pourrait se retrouver que dans une Révélation spécifique, à l'exclusion de toutes les autres. Il en découle un exclusivisme de fond et une « annonce missionnaire éternelle de l'Eglise » qui serait « actuellement mise en danger par des théories du type relativiste, qui veulent justifier le pluralisme religieux non seulement de facto mais aussi de iure (c'est-à-dire en principe). »

Cet exclusivisme se reflète également sur le plan de la foi religieuse, que la même déclaration scinde arbitrairement en « foi théologale » et « croyance » ; naturellement, à la première formulation, qui est identifiée au christianisme seulement, sont attribuées les caractéristiques d'une acceptation réelle de la Révélation de Dieu, « qui permet d'entrer à l'intérieur du mystère, en favorisant son intelligence cohérente », alors qu'à travers la seconde, on voudrait jeter le discrédit sur toutes les religions, entendues de manière naturaliste comme de simples croyances en des conceptions humaines, « que l'homme dans sa recherche de la vérité a créées et mises en acte dans sa référence au Divin et à l'Absolu » et qui « manquent donc encore de l'agrément de Dieu qui Se révèle ».

La référence théologique de la présente déclaration semble être le Concile de Trente, ce qui est une position singulière puisque, alors que ce Concile était en rapport direct avec les réflexions mûries à l'égard de la Réforme, le sujet principal, dans le cas présent, est constitué par les autres religions, qui ne font pas partie d'un débat entre orthodoxie et hérésie à l'intérieur de l'Eglise catholique, mais qui se fondent, en revanche, sur différentes Révélations de la Parole de Dieu. Si le Concile de Trente n'attribuait la qualification de « textes inspirés » qu'aux « livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament, puisqu'ils étaient inspirés par le Saint-Esprit », cela était propre au débat théologique qui avait alors lieu entre l'Eglise et la Réforme sur l'interprétation des



CENTRE D'ETUDES METAPHYSIQUES DE MILAN 97

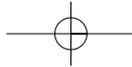
Textes sacrés, débat qui ne concernait pas, et ne concerne toujours pas, les autres confessions religieuses. De manière analogue, lorsque « l'origine divine et l'efficacité salvatrice *ex opere operato*, qui est propre aux sacrements chrétiens » était confirmée, on se trouvait face au problème de l'Eucharistie et de son abolition et transformation de la part des Eglises réformées.

L'ambiguïté des arguments théologiques de la lettre « Dominus Jesus » porte en elle la conséquence très particulière d'arriver à contredire, plus ou moins explicitement, les dispositions du Concile Vatican II. Ces dispositions rendaient pourtant hommage à la réalité spirituelle des Textes révélés des autres confessions religieuses, dont il était dit : « bien qu'en de nombreux points ils diffèrent de ce que [l'Eglise] croit et propose, ils reflètent souvent un rayon de la Vérité, qui illumine tous les hommes ».

Le document récent de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi représente un exemple évident des limites de la théologie spéculative et des aberrations auxquelles celle-ci peut arriver. La théologie, en effet, si elle n'est pas intégrée dans une dimension métaphysique, c'est-à-dire dans une connaissance des principes universels de la « science de Dieu » (*Sophia*), ne peut que se limiter à développer une herméneutique « logico-rationaliste » à partir de prémisses littéralistes, sans arriver à pénétrer le sens vraiment spirituel de la lettre des Textes sacrés. A défaut d'une telle perspective métaphysique, il est donc important que les instruments spéculatifs ne soient utilisés que dans le milieu pour lequel ils ont été prévus, à savoir, en ce qui concerne la théologie, la protection des dogmes fondamentaux de la foi et de l'Eglise catholique, dans les limites desquels le Magistère a légitimité de s'exprimer sous forme doctrinale. Le cas du rapport avec les autres religions est différent : il ne peut être abordé plus ou moins explicitement, si ce n'est dans le respect des principes métaphysiques essentiels.

En effet, les Pères de l'Eglise, tout en s'exprimant très clairement contre les hérésies, ont eu un comportement beaucoup plus discret





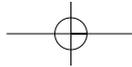
et avisé à l'égard des autres religions. A ce propos, nous rappellerons un épisode relatif à Saint-Bernard de Clairvaux, dont on connaît les rapports avec les Templiers et, à travers ces derniers, avec le monde islamique. Lorsque l'abbé Pierre le Vénérable entreprit, en 1143, une traduction du Coran dans l'intention de préparer une nouvelle arme apologétique contre les musulmans, l'abbé demanda à Saint-Bernard, qui était l'autorité doctrinale reconnue de l'Eglise à l'époque, d'en rédiger une introduction, l'invitant à « écrire contre cette erreur ». Voyant qu'il ne recevait aucune réponse de sa part, l'abbé insista en lui écrivant une seconde fois, fournissant d'autres détails sur l'ouvrage qu'il était en train de faire réaliser ; cependant, même à la seconde invitation, plus pressante, Saint-Bernard refusa d'écrire contre l'islam et le Coran.¹

Le manque d'une perspective métaphysique se fait ressentir lorsque l'on aborde la réalité délicate de l'action du Logos, le Verbe de Dieu, avant et après le christianisme. Si, pour la doctrine chrétienne, le Logos s'est fait « chair » dans le Christ, cela n'implique pas que le Logos, c'est-à-dire Dieu Lui-même, soit limité par cette « incarnation », car, si c'était le cas, il ne serait plus Dieu, qui est tel parce qu'Il n'a pas de limites et que Son œuvre est vraiment infinie. La révélation de Dieu n'apporte donc rien à la Divinité, ni ne la limite en aucune façon, sans pourtant empêcher que Dieu ne Se manifeste « totalement » dans chaque Révélation, dont chacune représente réellement la présence de Dieu dans le monde.

Par conséquent, lorsque le texte de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi insiste sur le fait qu'il ne faut pas séparer abstraitement le Christ du Logos, ce qu'il dit est parfaitement conforme à la doctrine de toutes les traditions orthodoxes, qui voient la révélation et les moyens de grâce comme une porte ouverte sur l'Infinité de Dieu et Sa Parole, auxquelles elles s'identifient « mystérieusement ». Toutefois, ce que toutes les

¹ Jean Leclercq, Pierre le Vénérable, Abbaye Saint-Wandrille, 1946.





CENTRE D'ETUDES METAPHYSIQUES DE MILAN 99

doctrines traditionnelles, christianisme compris, condamnent à l'unanimité, c'est la prétention de vouloir rendre ce rapport « symétrique » ; même les Pères de l'Eglise soulignaient que, si le Christ est Dieu, Dieu n'est cependant pas le Christ. La Révélation, donc, est consubstantielle à Dieu, mais Dieu demeure indépendant de ce qu'Il crée et révèle, ce qui, comme toute réalité contingente, n'ajoute rien à Sa réalité infinie, qui peut se manifester toujours et partout dans toute Sa plénitude, pour surprendre l'incrédulité des hommes.

La déclaration démontre une incompréhension analogue en confondant entre perspective théologique et principes métaphysiques, même lorsqu'elle se réfère à Saint-Léon le Grand pour nier le caractère opérant du Logos après l'incarnation. Léon le Grand a en effet vécu au Ve siècle après Jésus-Christ, et il a dû affronter d'une part les invasions barbares (Attila et Alaric), et d'autre part, une crise théologique profonde de l'Eglise (Nestorius et Eutychès). Son œuvre précède toutefois de plus d'un siècle l'islam, la seule Révélation postérieure au christianisme, et donc sa perspective théologique ne pouvait que se limiter à combattre les innovations à l'intérieur de l'Eglise, sans se rapporter à une Révélation effectivement postérieure.

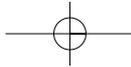
La réalité infinie du Logos existait avant la Révélation historique, comme le Christ lui-même l'a rappelé en affirmant : « avant qu'Abraham ne fût, Je Suis », ² phrase qui rappelle celle du Prophète Muhammad : « J'étais prophète alors qu'Adam était entre l'esprit et le corps ». ³ Le Verbe éternel, ou lumière paraclétique, « par qui toute chose a été créée », préexiste à toute réalité temporelle, dont il constitue l'essence. Le Logos s'est manifesté après le Christ à travers cette Révélation qui a nouvellement exprimé la « vérité tout entière » ⁴, c'est-à-dire à

² Evangile selon St Jean, VIII, 58.

³ Tirmidhî.

⁴ Evangile selon St Jean, XVI, 13.





travers l'islam. La conception d'une sophia perennis unique, sagesse divine éternelle véhiculée par la tradition pérenne, est une vérité qu'ont également énoncée les Pères de l'Eglise. En effet, sur la base de cette perspective fondamentale, Saint-Augustin avait affirmé :

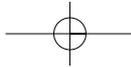
« Celle qui s'appelle désormais religion chrétienne existait aussi chez les anciens et ne manqua pas depuis le début du genre humain, jusqu'au moment où le Christ lui-même vint dans la chair, et depuis lors la vraie religion, qui déjà existait, commença à s'appeler chrétienne [...] C'est pour cela que j'ai écrit : "Telle est à notre époque la religion chrétienne..." (Saint-Augustin fait référence ici à un passage du *De Vera Religione*) ; non pas parce qu'elle n'aurait pas existé aux temps passés, mais parce qu'elle prit ce nom par la suite. »⁵

Une telle conscience, bien que restreinte à une élite spirituelle et intellectuelle, constitue le fondement métaphysique qui avait rendu possible, par exemple, le passage de la potestas impériale du monde gréco-romain au monde chrétien, signe d'une continuité entre toutes les formes et les civilisations traditionnelles. En effet, les premiers auteurs chrétiens insistaient sur cet aspect : « Tous ceux qui ont vécu selon le Logos sont chrétiens, même s'ils ont été considérés païens, comme chez les Grecs, Socrate, Héraclite, et d'autres. »⁶

La perspective théologique ne peut se poser le problème du salut que dans sa propre juridiction, en évitant que ses fidèles ne tombent dans une hérésie manifeste. Il n'y a pas de « relativisme religieux », selon lequel une religion « équivaut à une autre » au sens où l'on peut pratiquer indifféremment des rites de différentes traditions, mais il y a des religions différentes, chacune parfaitement valable en elle-même, et « relatives » à une juridiction spirituelle

⁵ Saint-Augustin, *Retractaciones*, I, XIII, 3.

⁶ Justin, *Apologia* I, 46, PG 6, 397.



spécifique, qui autrefois — avant l'avènement de Révélations catholiques, c'est-à-dire, étymologiquement, « universelles », rendu nécessaire par une phase cyclique avancée où les peuples et les races sont désormais proches les uns des autres — pouvait s'identifier aussi avec un peuple déterminé. Ces vérités ont toujours été enseignées unanimement par les vrais sages de toutes les traditions. En outre, le résultat d'un exclusivisme chrétien est d'autant plus incohérent que la figure même du Christ n'est pas une exclusivité du christianisme, mais est présente également dans l'islam, tout comme les figures d'Abraham et de Moïse se retrouvent dans les trois formes du monothéisme abrahamique.

La déclaration « Dominus Jesus » se termine par une note très négative sur le dialogue inter-religieux qui aurait lieu dans une disparité absolue, prouvant par là que l'on peut conduire un raisonnement théologique à partir de fondements inexacts : « La parité, qui est la prémisse du dialogue, se rapporte à la dignité personnelle équivalente des parties [des interlocuteurs] ; non pas aux contenus doctrinaux et encore moins à Jésus-Christ, qui est Dieu fait Homme, par rapport aux fondateurs des autres religions. » Il y a enfin un problème à caractère religieux qui touche tous les catholiques : comment pourront-ils se positionner par rapport aux contenus de cette déclaration qui contredit ouvertement celles du Concile Vatican II, c'est-à-dire l'expression de ce qui représente, sur le plan religieux et théologique, une autorité supérieure à celle de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi et du Pape lui-même ?

Les chrétiens semblent être appelés à prendre une position précise face à l'exclusivisme confessionnel qui apparaît une fois de plus encore, sous quelque forme qu'il se présente, comme l'énième masque de l'ange qui a prétendu être le plus beau, et qui n'a pas voulu se prosterner, même sur ordre de Dieu, devant Adam. Enfin, la manifestation de confusions profondes, au sujet de la réalité de la figure du Christ, représente, pour ceux qui ont « l'intelligence saine », comme disait Dante, l'un des signes les plus redoutables de l'approche de l'Heure.

